

IX

LA POUILLOUSE

Cric ! Crac !

La clé est dans le sac.

Si on ne tombe pas en bas

C'est pas la peine de se relever;

Si on ne tombe pas dans la boue

C'est pas la peine de se débarbouiller.

Marche aujourd'hui, marche demain,

En marchant, on fait beaucoup de chemin.

Allons, nous v'là partis !



N jour, il y avait un veuf et sa fille unique ; voilà qu'il la demande en mariage. La fille ayant pour marraine une vieille sorcière qu'elle allait toujours voir à la fontaine, va l'y trouver pour avoir son conseil. Sa marraine répond :

— Demande-lui d'abord de te faire

une robe couleur du soleil, couleur de la lune, couleur des étoiles. Après quoi, eh bien! nous verrons.

Et la jeune fille s'en va rapporter cette réponse à son père. Quant au père, il consulte toutes les vieilles sorcières des environs pour avoir la robe ; enfin elle est prête et il la présente à sa fille :

— Voilà cette robe.

De nouveau la jeune fille se rend à la fontaine pour parler à sa marraine.

— Eh bien! dit la marraine, maintenant tu vas lui dire de te faire une voiture qui aille sous terre comme sur terre.

La fille demande cette voiture à son père, croyant qu'il ne la trouverait jamais ; mais il l'a trouvée : voilà qu'il la lui montre.

Elle va encore à la fontaine voir sa marraine.

— Eh bien! dit la marraine, prends la voiture et puis tu diras : *Sous terre!* Tu vas partir, et où elle s'arrêtera, je serai là.

Voilà donc la jeune fille partie dans sa voiture, et elle trouve, là où elle s'arrête, sa marraine qui lui dit :

— Tu vas aller dans la ferme que tu vois là-bas, une ferme très riche ; tu as mis tes vieux habits : bien entendu, garde-les. Puis tu vas prendre du sel dans ta poche, et quand tu seras auprès du feu, jettes-y le sel, ça va pétiller dans le feu : on va te traiter de Pouillouse (1), mais ne t'inquiète pas d'être insultée.

La jeune fille se rend dans la ferme pour demander du travail.

(1) Comparaison entre le pétillement produit et le craquement obtenu en écrasant des poux avec les ongles.

— Oui. Mais qu'est-ce que tu sais faire ?

— Pas grand-chose, dit-elle, garder les moutons peut-être bien. Oh ! je ne sais pas grand-chose.

— Ça ne fait rien.

Maintenant qu'elle est dans la ferme, le fils de la maison est toujours en train de lui dire :

— Ah ! Pouillouse ! Ah !

Mais la jeune fille ne s'en inquiète pas.

Un beau jour, un bal devait avoir lieu. Le fils de la maison dit :

— Je vais me rendre au bal.

— Tu vas au bal ? dit-elle.

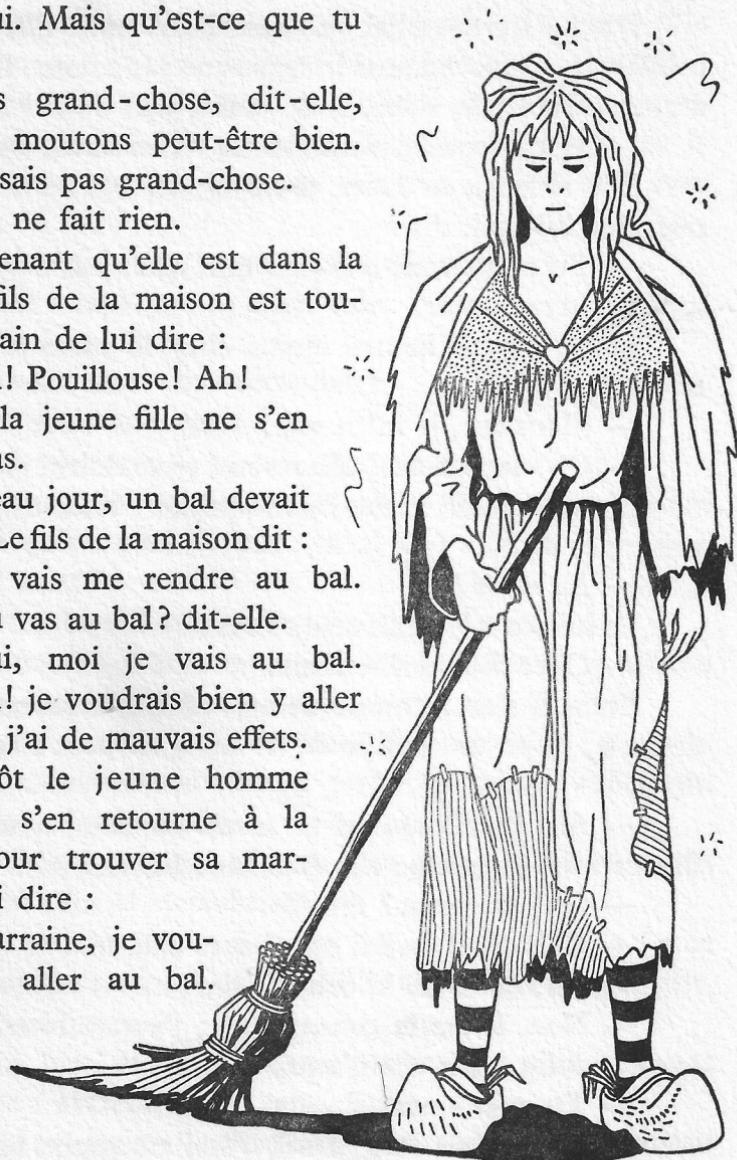
— Oui, moi je vais au bal.

— Ah ! je voudrais bien y aller aussi, mais j'ai de mauvais effets.

Aussitôt le jeune homme parti, elle s'en retourne à la fontaine pour trouver sa marraine et lui dire :

— Marraine, je voudrais bien aller au bal.

Elle a la chance de recevoir sa belle robe et sa voiture : la voilà partie.



A.L.

Dès qu'arrive au bal une aussi belle jeune fille, aussi bien habillée, le jeune homme la remarque ; et comme il était le fils d'une maison très riche, il ne craint pas de lui demander :

— Mademoiselle, voulez-vous danser avec moi ?

Elle accepte et danse toute la soirée avec lui. Mais sa marraine lui avait dit :

— Tu ne partiras pas plus tard que neuf heures : autrement tu seras punie.

Alors, à neuf heures moins cinq, la jeune fille se retire en disant :

— Monsieur, je m'en vais.

— Oh ! laissez-moi aller vous reconduire !

Il aurait bien voulu l'accompagner, mais elle monte en voiture et dit :

— *En route !*

Et lui reste là, tout seul, disant :

— C'est bien malheureux.

Enfin il s'en retourne de son côté à la maison ; là, tout de suite, en voyant la fille de ferme, il ne peut s'empêcher de dire :

— Ah ! Pouillouse ! si tu savais comme j'ai vu une belle fille ce soir, et comme elle était bien habillée !

— Oh ! vraiment ? dit-elle.

— Oui, dit-il, et j'ai dansé avec elle.

— Ah ! et tu ne la connais pas ?

— Non, je ne la connais pas ; j'aurais bien voulu aller la reconduire, mais elle n'a pas voulu.

— Tu m'étonnes, dit-elle.

— Une autre fois, dit-il, j'irai sûrement la raccompagner... si je la revois !

Quelque temps après, il y a de nouveau un bal, où le fils de la maison ne manque pas de se rendre. La jeune fille va encore trouver sa marraine qui lui présente sa belle robe ; sitôt habillée, elle reçoit aussi sa voiture et la voilà partie. A son arrivée au bal, elle est naturellement remarquée par le riche monsieur, qui lui demande sa main pour danser avec elle.

Quand neuf heures approchent, elle s'écrie :

— Il est temps que je m'en aille.

Le monsieur dit alors :

— Je veux aller vous reconduire.

— Oh! mais non, mais non.

— Mais si, mais si, je vais aller vous reconduire.

Elle monte en voiture : il voulait aussi monter, mais n'avait mis qu'un pied dedans quand elle dit :

— *En route!*

Aussi tombe-t-il sur le dos comme un grand sot.

Le lendemain, à la ferme, voilà encore le fils de la maison en train de raconter devant la Pouillouse :

— Oh! j'ai revu la belle jeune fille au bal ; j'ai voulu aller la reconduire, mais elle est partie en voiture avant que je sois monté auprès d'elle.

— Vraiment, répond-elle, tu n'es pas adroit : tu aurais sûrement pu aller la reconduire.

Une troisième fois a lieu un bal, où se rend le jeune homme. Comme toujours, la jeune fille va trouver sa marraine, qui cette fois insiste :

— Fais bien attention de ne pas rentrer plus tard que neuf heures : autrement, tu seras punie.

Mais le bal était tellement beau que mademoiselle dansait

toujours... Tout d'un coup elle regarde sa montre : neuf heures moins quelque chose!

— Oh! s'exclame-t-elle, je suis en retard, je vais être punie.

En effet, ses beaux vêtements allaient disparaître, et elle devait se trouver mise avec de mauvais habits. Elle part, prend dans sa poche sa voiture et tâche d'y monter bien vite : mais cette fois le jeune homme réussit à monter dedans avant elle.

— Je veux absolument aller vous conduire.

Quand elle voit cela, elle laisse tomber son soulier en entrant précipitamment dans la voiture.

— Oh! mon soulier que j'ai perdu! s'écrie-t-elle.

Le jeune homme descend vivement pour prendre le soulier ; mais elle dit :

— *En route!*

La voilà partie... mais sa marraine la punissait déjà d'être restée au bal trop tard : un de ses souliers était perdu.

Maintenant, la jeune fille ne pouvait plus aller au bal. Quant au fils de la maison, il s'y rendait toujours, mais il n'y voyait plus la belle demoiselle. Comme il avait ramassé son soulier, un beau jour l'idée lui vint de dire :

— Celle qui pourra chauffer ce soulier-là, bien à son pied, je la demanderai en mariage.

Beaucoup de jeunes filles ont essayé le soulier, mais elles avaient le pied ou trop grand, ou trop petit, ou bien mal fait. La Pouillouse, elle, restée tranquille dans son coin, en riait et se moquait du jeune homme.

— Ah! ah! dit-elle, tu ne peux donc pas trouver une jeune fille qui chausse ton soulier?

— Oh! toi, Pouillouse, dit-il, tu te moques de moi?
Eh bien! je vais l'essayer à ton pied.

Elle ne voulait pas ; alors le voilà qui lui prend le pied,
lui met le soulier, puis regarde avec étonnement.

— Mais, Pouillouse, c'est bien toi qui as l'autre soulier?

— Oh! non.

De nouveau elle va trouver sa marraine qui lui conseille :

— Eh bien! demande-lui donc qu'il te donne ton soulier,
et rapporte-le ici : moi je vais voir ce que j'en ferai.

Rentrée à la ferme, la jeune fille demande au fils de la
maison :

— Donne-moi ce soulier, puisque tu dis qu'il est à moi.

— Que veux-tu en faire?

— Je m'en vais tâcher de rapporter l'autre.

La voilà partie à la fontaine où sa marraine lui rend ses
beaux effets, elle s'habille aussitôt et s'empresse de mettre à
ses pieds les deux souliers ; puis elle arrive à la maison, cou-
verte de ses beaux habits. Le jeune homme l'aperçoit... c'était

la Pouillouse ! Maintenant il fallait la prendre

en mariage ; et c'est ce qui est arrivé :

le fils de la maison s'est marié avec

la Pouillouse.